

donnée en termes physiologiques. Comme le remarque Hardin, ce qui confère une nouveauté et un intérêt considérables au travail effectué, essentiellement sur le terrain de la linguistique et de l'anthropologie, par Berlin et Kay est l'exemple qu'il donne de la façon dont la biologie pourrait déterminer, sur certains points, la phénoménologie et, par le biais de la phénoménologie, être responsable également de certaines caractéristiques et de certains aspects de la structure sémantique, dont on avait plutôt tendance à croire jusqu'à présent qu'ils ne dépendaient que de l'« accident » culturel et linguistique.

Il est vrai que les auteurs actuels ne sont pas d'accord même sur des questions comme celle de savoir si, par exemple, le statut phénoménal particulier des quatre couleurs « primaires », rouge, jaune, vert et bleu purs, est ou non expliqué par la théorie de la couleur dans son état présent. Contrairement à ce que l'on dit souvent, John Mollon pense qu'il ne l'est pas : « Le statut phénoménal spécial des quatre tons de couleur purs est peut-être le principal mystère non résolu de la science des couleurs » (« Seeing Colour », in *Colour, Art & Science*, p. 146). Mais cela revient précisément à considérer ce statut spécial comme une réalité phénoménologique peu contestable, qui demande à être expliquée, si possible, par la science des couleurs, et non à proposer de le traiter comme le résultat plus ou moins arbitraire d'un choix qui est de nature culturelle. Il y a sans doute bien des choses dans la phénoménologie des couleurs que la biologie n'est pas en mesure d'expliquer. Mais on aurait tort d'en conclure à chaque fois que l'explication ne peut résider et ne doit être cherchée que dans la culture.

## *2. Les couleurs peuvent-elles être des espèces naturelles ?*

Une bonne partie des discussions sur le problème de la couleur est dominée par une question qui peut être formulée de façon abrupte sous la forme suivante : les couleurs sont-elles des espèces naturelles ou, au contraire, des espèces uniquement culturelles (et historiques) ? « Espèce naturelle » ne doit pas, bien entendu, être compris ici comme signifiant nécessairement « espèce physique » (caractérisée par la possession d'un certain nombre de propriétés physiques intrinsèques). Hardin fait partie des auteurs qui sont tout à fait sceptiques sur la possibilité de réussir un jour à associer à une couleur donnée

une propriété ou un complexe de propriétés physiques déterminées qui seraient, dans tous les cas, à l'origine de la sensation de couleur que l'on reçoit. Cette supposition se heurte, en particulier, à la difficulté suivante :

« On serait en mesure de répondre à des questions concernant les relations que les couleurs entretiennent l'une avec l'autre en recourant aux caractéristiques pertinentes pour la couleur que possèdent les objets physiques seulement si la structure de l'espace des couleurs avait son analogue dans ces caractéristiques physiques. Cette condition n'est pas satisfaite. Nous connaissons un bon nombre de choses sur le comportement relatif à la couleur des systèmes physiques qui constituent les stimuli pour l'expérience chromatique, et un bon nombre de choses sur les premiers stades de la perception des couleurs. Pour le moment il n'y a pas la moindre raison de croire qu'il y a un ensemble de caractéristiques physiques externes qui constitue l'analogue de la structure quaternaire des couleurs dont nous avons l'expérience. Orange et violet sont toujours binaires, mais rouge ne l'est pas. La théorie du processus antagoniste nous dit que c'est ainsi et pourquoi c'est ainsi. Les théories de la réflectance et de la longueur d'onde ne nous disent ni l'un ni l'autre » (*ibid.*, p. XXI).

Si c'est vrai, cela constitue certainement un argument décisif contre les théories physicalistes qui s'obstinent à vouloir traiter les couleurs comme des espèces données dans la nature (physique) elle-même<sup>9</sup>; mais il en faudrait évidemment beaucoup plus que cela pour se convaincre qu'elles ne sont rien de plus que des espèces culturelles et linguistiques. Car la structure quadripolaire que semble posséder la couleur au niveau phénoménologique pourrait justement avoir un analogue, sinon au premier stade de la perception des couleurs, du moins à un stade ultérieur, dans la neurophysiologie du système visuel. Et il y a aujourd'hui des raisons sérieuses de croire que c'est effectivement le cas.

Il est vrai que ce que nous sommes tentés d'appeler un ordre « naturel » des couleurs pourrait n'être lui-même, en réalité, que le résultat d'une intériorisation par le langage et la culture (ou, en tout cas, par *notre* langage et *notre* culture) de connaissances dues à la



théorie de la perception et à la science des couleurs ou de caractéristiques empruntées aux systèmes modernes de classification des couleurs, qui ont pu être ignorées sans aucun inconvénient par d'autres langages et d'autres cultures. Gage, par exemple, fait remarquer que :

« Il est vrai que bien des cultures occidentales ont pris à bord les systèmes modernes [concernant l'ordre des couleurs], avec leur insistance sur les tons de couleur contrastés ; mais il y a des exemples dans le Moyen Âge occidental, aussi bien que dans plusieurs langues non occidentales parlées aujourd'hui, dans lesquels le même terme était utilisé pour couvrir à la fois le bleu et le jaune, y compris le mot *bloui* en français, l'ancêtre de notre mot anglais "blue". De même, l'autre couple de "teintes opposées" dans les théories de la perception modernes, rouge-vert, était également couvert par un seul terme au Moyen Âge : *sinople*, un rouge dans l'usage poétique de l'ancien français, mais vert dans le vocabulaire spécialisé du blason héraldique, qui était également français. Même à notre propre époque, l'expression dénuée de sens de Wittgenstein, "vert rougeâtre" (*Remarques sur les couleurs*, I, § 9-14) a été parfaitement acceptable dans certaines langues (par exemple, une langue parlée dans des parties du Japon) et même en Allemagne dans les années 1920 dans le contexte de l'enseignement du design par Paul Klee au *Bauhaus*. L'anthropologue R. E. MacLaury a attiré récemment l'attention sur des exemples de langues non européennes dans lesquelles blanc a été assimilé à noir » (*op. cit.*, p. 184).

Gage dit de Marshall Sahlins qu' « il partage avec d'autres penseurs modernes, notamment Wittgenstein, une croyance que les assomptions incorporées dans le langage des couleurs 'ordinaire' reflètent la logique des systèmes modernes d'ordre des couleurs du type Munsell » (*ibid.*). Mais il n'est pas certain que Wittgenstein partage réellement cette croyance. Elle correspond seulement à une possibilité qu'il envisage et qu'il ne mentionne que pour indiquer qu'elle ne constitue pas pour lui un problème. Il est vrai que, quand il se demande, par exemple, sur quoi repose l'idée que vert est une couleur primaire, et non un mélange de bleu et de jaune, il répond que ce n'est pas une chose que l'on pourrait reconnaître immédiatement en considérant les couleurs :

ce sont des jeux de langage qui décident (*Bemerkungen über die Farben*, I, § 6). Et ce qu'ils ont décidé, dans certains cas, à propos des relations qui existent entre les couleurs pourrait sûrement avoir été influencé de façon plus ou moins directe par les systèmes modernes de représentation de l'espace des couleurs qui se sont imposés aujourd'hui. Comme Wittgenstein le souligne lui-même, la réponse que l'on est enclin à donner à des questions qui semblent à première vue relever de la seule phénoménologie des apparences de couleur peut ne refléter que l'accoutumance à certains jeux de langage et nos jeux de langage eux-mêmes peuvent refléter, à leur tour, des options qui résultent de l'adoption de systèmes de représentation élaborés et savants qui ont fini par entrer plus ou moins dans l'usage et dans la culture « ordinaires ». Mais il ne présente pas cela comme une explication sur laquelle la philosophie a à se prononcer et il ne suggère à aucun moment que la tendance que nous avons à considérer comme dénuées de sens des expressions comme « un vert rougeâtre » et « un jaune bleuâtre » ne repose sur rien de physique ou de physiologique et ne dépend que de l'habitude que nous avons prise de voir les couleurs concernées occuper des positions opposées dans un système de représentation comme celui du cercle des tons de couleur, qui n'est pas universel et encore moins nécessaire. Un jeu de langage ne se réduit pas à un simple système de représentation et dire que ce sont des jeux de langage qui décident n'est pas une façon de dire que c'est le langage seul qui le fait et qui décide même pour finir de ce que nous pouvons et de ce que nous ne pouvons pas voir en fait de couleurs. Personne n'est plus que Wittgenstein sensible au fait que nous ne pouvons pas compter sur ce que la physique et la physiologie ont à nous apprendre sur la couleur pour expliquer entièrement notre usage des couleurs et du vocabulaire des couleurs. Mais que, comme le remarque Gage (*ibid.*, p. 188), il faille faire intervenir pour le comprendre, aussi bien dans le cas des cultures occidentales que dans celui des cultures non occidentales, des éléments qui ne relèvent pas de la science des couleurs, n'autorise pas à décréter que les seuls éléments qui comptent ou qui soient déterminants sont finalement ceux-là. Wittgenstein ne cherche pas à nous convaincre qu'avant que le langage et la culture aient fait leurs choix, la réalité et la nature n'avaient rien à dire et sont restées tout à fait muettes.

Le fait qu'il ait pu exister et qu'il existe encore des langues dans lesquelles un terme de couleur commun peut être utilisé pour caractériser des objets qui ont des tons de couleur opposés (jaune et bleu, rouge et vert) est, remarquons-le, une chose ; disposer de termes de couleur qui désignent une teinte susceptible d'être caractérisée comme « jaune-bleue » ou une teinte susceptible d'être caractérisée comme « rouge-verte », en est une autre. Une culture pourrait très bien, semble-t-il, avoir trouvé des raisons de sélectionner et de classer sous une dénomination commune à peu près n'importe quelle partie, continue ou discontinue, de la série des tons de couleur du spectre, y compris, le cas échéant, une partie qui regroupe des teintes que nous considérons, pour notre part, comme opposées et incompatibles. Mais, en dépit de l'allusion qui est faite par Gage à ce que dit Wittgenstein à propos de l'impossibilité de couleurs telles qu'un rouge verdâtre ou un jaune bleuâtre, cela n'a pas grand rapport avec la question de savoir si un autre langage et une autre culture ne pourraient pas considérer comme possibles (et existantes) des teintes qui sont apparemment exclues de notre univers des couleurs.

Wittgenstein lui-même, dans le *Cahier brun*, souligne que la question de savoir ce que deux nuances de couleur que l'on classe dans la même catégorie (bleu clair et bleu foncé, par exemple) peuvent avoir en commun et qui justifie le fait qu'elles soient désignées du même nom n'a pas de sens clair tant qu'on ne précise pas le jeu dans lequel elle est posée. Si le jeu consiste, en présence de deux taches de couleur que l'on vous montre, à indiquer une certaine couleur primaire, pour une tache rose et une tache orange, la réponse consistera à montrer un rouge pur ; pour deux nuances de bleu verdâtre, à montrer un bleu pur et un vert pur, etc. S'il s'agit de savoir ce que bleu clair et bleu foncé ont en commun, la réponse ne fera aucun doute. Mais pour rouge pur et vert pur, la réponse sera qu'ils n'ont rien en commun. Pourtant, remarque Wittgenstein : « Je pourrais facilement imaginer des circonstances dans lesquelles nous dirions qu'ils ont quelque chose en commun et n'hésiterions pas à dire ce que c'est : Imaginez un usage du langage (une culture) dans lesquels il y aurait un nom commun pour vert et pour rouge, d'une part, et pour jaune et bleu, d'autre part. Supposez, par exemple, qu'il y ait deux castes, l'une, la caste patricienne, qui porte des vêtements rouges et verts, l'autre, la plébéienne, qui porte des vêtements



bleus et jaunes. On se référerait toujours à jaune et bleu comme à des couleurs plébéiennes, à vert et rouge comme à des couleurs patriciennes. En réponse à la question de savoir ce qu'une tache rouge et une tache verte ont en commun, un homme de notre tribu n'hésiterait pas à dire qu'elles sont toutes les deux patriciennes<sup>10</sup>. » Inversement, on peut imaginer une langue dans laquelle il n'y a pas d'expression commune pour bleu clair et bleu foncé, qui y sont appelés, par exemple « Oxford » et « Cambridge », et dont les locuteurs seront enclins à dire qu'il n'y a rien de commun entre Oxford et Cambridge.

Wittgenstein semble s'exprimer ici comme si la présence ou l'absence d'un élément commun entre deux tons de couleur ne pouvait résulter que de ce qui a été décrété, sur ce point, par le langage ou, plus exactement, par *un* langage ou *un* jeu de langage particuliers. Mais les choses sont en réalité un peu plus compliquées qu'elles ne le semblent à première vue. Car, s'il est vrai que l'on peut toujours imaginer un langage et une culture capables de trouver des ressemblances auxquelles nous n'aurions jamais pensé et d'en ignorer d'autres qui nous semblent sauter aux yeux, rien dans ce que dit Wittgenstein n'oblige à lui imputer l'idée que les seules différences et les seules ressemblances qui puissent exister ou qui puissent compter dans ce domaine soient d'origine linguistique et culturelle. Ce qui est vrai est uniquement que, pour les raisons indiquées, nous ne dirions rien si nous expliquions que nous utilisons un terme de couleur comme *bleu* pour signifier « ce que toutes ces nuances de couleur ont en commun », car, comme le remarque Wittgenstein, c'est à peu près comme si nous disions simplement que nous l'utilisons dans tous ces cas. Mais ce qu'il dit ne constitue pas une réponse à la question de savoir d'où vient au juste l'affinité que nous reconnaissons entre toutes ces nuances de couleur ou, si l'on préfère, d'où vient le fait que nous les avons rassemblées sous une dénomination commune; et cela ne devrait pas nous inciter à conclure que le fait en question est uniquement un fait de langage et un produit du langage ou, plus précisément, de notre langage. On peut remarquer, du reste, que, quand Wittgenstein insiste sur le fait que les concepts que nous avons montrent quels sont nos intérêts, qui ne sont pas nécessairement ceux de tous les êtres humains, il ne présente pas cela comme si l'on pouvait expliquer les concepts en question en disant qu'ils sont là parce qu'ils répondent à des intérêts : « On

pourrait dire : les concepts des hommes montrent ce qui leur importe et ce qui ne leur importe pas. Mais ce n'est pas comme si cela *expliquait* les concepts particuliers qu'ils ont. Cela doit seulement exclure la conception selon laquelle nous aurions des concepts corrects, d'autres gens des concepts faux. (Il y a une transition d'une faute de calcul à une autre façon de calculer.) » (*Bemerkungen über die Farben*, III, § 293) Si nous nous reportons au jeu dans lequel montrer l'élément commun entre deux nuances de couleur veut dire montrer une certaine couleur primaire, faut-il dire de celui-là aussi et peut-être même en premier lieu de celui-là qu'il ne reflète que des caractéristiques qui sont uniquement celles d'un langage et d'une culture donnés, caractérisés par la présence de connaissances et plus encore d'intérêts déterminés, et écarter *a priori* la possibilité qu'il ait aussi une origine et une base naturelles? Wittgenstein, qui se défend de chercher à expliquer l'origine de nos concepts et de nos jeux de langage, ne se sent sûrement pas non plus tenu d'accepter le genre de réponse un peu trop assurée que donnent, sur ce point, le relativisme anthropologique et le culturalisme.

Le linguiste John Lyons défend une position qui est, somme toute, encore assez proche de la sagesse des années cinquante quand il soutient que, si la couleur est une réalité naturelle, « les couleurs, telles que nous les connaissons, sont le produit du langage sous l'influence de la culture<sup>11</sup> ». L'inconvénient majeur d'une formulation de cette sorte me semble être qu'elle tend justement à sous-estimer l'importance de la tâche qui a déjà été effectuée auparavant par un intermédiaire essentiel, à savoir la perception que nous avons des couleurs, ou en tout cas à subordonner plus ou moins radicalement sa contribution à celle du langage lui-même. S'il est possible de dire et si l'on tient à dire que les couleurs sont des créations ou des productions de quelque chose, ce qui n'est, de toute façon, peut-être pas une expression très heureuse, il semble raisonnable de considérer qu'elles sont d'abord le produit de la perception visuelle, autrement dit, de l'activité d'un système sensoriel doué de propriétés d'une certaine sorte. Or, comme on pouvait s'y attendre, ceux qui se sont intéressés à cet aspect de la question ont été amenés à constater que la relativité que l'on croit observer et sur laquelle les linguistes ont insisté à maintes reprises est probablement loin d'être aussi radicale qu'on pourrait le croire à première vue.

Notre expérience du monde est, semble-t-il, structurée et organisée en premier lieu par la perception, et seulement ensuite par le langage. Il est, en particulier, difficile de croire que les apparences de couleur, par exemple, n'ont pas déjà été classées d'une certaine façon par la perception avant que le langage n'introduise ses propres classifications. Aussi bien sur la question de la nature de la couleur que sur un bon nombre d'autres, c'est sûrement une chose dont la sagesse des années cinquante, a, dans bien des cas et de bien des façons, sous-estimé l'importance. Or s'il y a des milliers de langues différentes, il est peu probable qu'il y ait aussi des milliers de systèmes visuels différents chez les êtres humains ou même simplement qu'il y en ait beaucoup. Même Lyons admet que « tous les indices dont on dispose pour le moment suggèrent que notre capacité de distinguer des nuances de couleur en termes de variation de ton de couleur, de luminance et de saturation (dans des conditions de laboratoire standard) n'est pas influencée par la structure de notre vocabulaire des couleurs dans notre langage d'origine » (*ibid.*, p. 213) et que, par conséquent, l'hypothèse dite « de Sapir-Whorf » sur la relativité linguistique et sur la façon dont notre perception des couleurs peut être déterminée par notre langage, a été réfutée, au moins sous la forme la plus forte sous laquelle elle est parfois défendue.

Lyons fait ce genre de remarque en réponse aux gens qui ont suggéré, en s'appuyant sur l'usage des termes de couleur que faisaient les Grecs et les Romains, que les premiers pourraient avoir été achromatoscopes et que les seconds étaient peu doués dans l'art de distinguer les couleurs. Il est généralement admis par ceux qui ont étudié de près le vocabulaire des couleurs du grec ancien que les Grecs avaient tendance à distinguer et à classer les couleurs, de façon linéaire plutôt que circulaire, en fonction de la luminosité beaucoup plus que du ton de couleur. Et c'est sur ce fait que se sont appuyés ceux qui ont pensé qu'ils étaient peut-être achromatoscopes, ce qui est une supposition tout à fait étrange, parce qu'on ne peut sûrement pas conclure du fait que les différences de ton de couleur n'avaient pas, dans leur langage, la place qu'elles ont dans le nôtre qu'ils ne les percevaient pas. De toute façon, on peut remarquer que, si cette supposition pouvait être vérifiée, cela prouverait seulement qu'il peut y avoir des anomalies dans la perception des couleurs qui sont généralisées à une population



entière et ne constituerait pas un argument en faveur du relativisme linguistique et conceptuel, sauf, bien entendu, si l'on considère comme acquis que c'est uniquement parce que des différences ne sont pas marquées explicitement dans la structure du langage des couleurs ou le sont moins dans certaines langues que dans d'autres qu'elles ne sont pas non plus perçues. Il est clair que, s'il y avait des raisons de prendre au sérieux la supposition que les Grecs étaient achromatoscopes, on serait sûrement enclin à chercher l'explication de cela dans la neurophysiologie de leur système visuel plutôt que dans une particularité de leur langue et de leur culture.

On peut se demander s'il est possible à la fois d'affirmer que les différences qui existent entre les systèmes de représentation des couleurs n'ont pas d'effet décelable sur les capacités de discrimination entre les nuances de couleur, qui semblent être à peu près les mêmes chez tout le monde, et de maintenir que les couleurs sont des productions du langage sous l'influence de la culture. Il semble, en effet, peu probable que les catégories de couleur puissent effectuer des regroupements qui sont sans rapport avec le système des ressemblances et des dissemblances, des identités et des différences, qui est fourni par la perception elle-même et sur lequel le langage et la culture n'ont apparemment pas d'influence. Soutenir que la perception décide uniquement des différences et le langage seul des affinités et des ressemblances, en tout cas de celles qui justifient le classement de nuances qui par ailleurs diffèrent de façon plus ou moins importante dans une catégorie de couleur commune, semble, il est vrai, une position théoriquement possible et c'est même la seule qui subsiste pour le relativisme, une fois que l'on a constaté que les capacités de discrimination entre les couleurs ne sont pas relatives au langage et à la culture. Il est certain que le langage des couleurs distingue infiniment moins de couleurs que ne le fait la perception et que le choix de celles qu'il distingue peut sembler ne dépendre que de lui seul. Un terme comme « rouge » couvre un éventail très large de nuances et également d'expériences de couleur sensiblement différentes. La plupart des dictionnaires des couleurs ne comportent que trois ou quatre mille échantillons de couleur, dont beaucoup n'ont d'ailleurs pas de noms, alors que la perception distingue plusieurs millions de teintes et elle est elle-même encore très en deçà des différences qu'il faudrait faire si

l'on devait associer, dans tous les cas, des couleurs différentes à des réflectances différentes. Le nombre des termes de couleur qui sont d'un usage courant dans les langues naturelles est évidemment encore bien plus réduit que celui des dictionnaires spécialisés; et il est tentant d'en conclure que, s'il n'y avait pas le langage, le spectre des couleurs, considéré en lui-même, ne comporterait pas de régions qui puissent être distinguées réellement les unes des autres ou en comporterait, au contraire, un nombre bien plus grand que celui que le langage nous a habitués à y voir et, en fait, aussi grand qu'on veut. Mais, comme on l'a vu, c'est une supposition qui est *a priori* peu plausible et *a posteriori* loin d'être confirmée.

«... La perception et le langage des couleurs, écrit David Hilbert, nous donnent des espèces de couleur définies de façon anthropocentrique et non les couleurs elles-mêmes. C'est cette idée qui rend appropriée la description du réalisme que je défends comme un réalisme anthropocentrique. La perception ne révèle pas toute la vérité sur les couleurs et la vérité qu'elle révèle est délimitée par les caractéristiques de nos systèmes perceptuels. La perception humaine de toutes les propriétés, pas seulement des couleurs, est indéterminée en ce sens qu'elle ne fournit qu'une information partielle sur les qualités complètement déterminées que les objets possèdent. Je montre qu'il est possible de caractériser les espèces de couleur que la perception révèle en termes objectifs. Je soutiens également que le genre d'indétermination qui est impliqué dans la perception de la couleur ne diffère sous aucun aspect important du type d'indétermination qui est impliqué dans la perception des qualités premières<sup>12</sup>. » Le réalisme anthropocentrique admet que la référence aux caractéristiques du système visuel humain est essentielle dans la détermination des espèces qui sont données dans le vocabulaire que nous utilisons pour parler des couleurs. Mais il soutient que les espèces ainsi obtenues non seulement sont réelles, mais peuvent en outre être caractérisées en termes objectifs, c'est-à-dire de façon indépendante du sujet percevant humain et de l'expérience humaine. On peut bien sûr, comme Hardin, avoir des doutes sérieux à propos de la réalité de ce que Hilbert appelle « les couleurs elles-mêmes » (qui sont constituées, pour lui, par des réflectances ou, plus exactement, des classes ou des familles de réflectances spectrales de la surface des objets colorés, sur lesquelles la perception nous renseigne de

façon partielle) et estimer qu'il n'y a pas d'espèces de couleur qui puissent être caractérisées autrement que de façon anthropocentrique. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est plus plausible et plus satisfaisant de parler d'elles comme d'espèces que la perception révèle, qu'elles puissent ou non, par la suite, être caractérisées aussi indépendamment d'elle, que d'espèces qui ne doivent, dans chaque cas, leur existence qu'au langage et à la culture considérés.

Même si l'on admet que les capacités de discrimination qui sont exercées dans la perception des couleurs ne semblent pas être affectées de façon significative par le langage utilisé, on peut naturellement avoir envie de remarquer que cela n'élimine pas la possibilité que les capacités de discrimination entre les couleurs soient identiques et que les expériences de couleur correspondantes soient néanmoins différentes. Mais c'est une possibilité qui n'a pas grand-chose à voir avec la thèse de la relativité linguistique et conceptuelle, telle qu'elle est généralement comprise, puisque, si la question a un sens, elle peut très bien être posée déjà à propos de sujets percevants qui appartiennent à la même communauté linguistique et culturelle. Et ce qu'elle tendrait à démontrer n'est sûrement pas que le contenu des expériences de couleur est déterminé par le langage utilisé pour les décrire, mais plutôt qu'il est, au contraire, constitutivement sous-déterminé par lui.

Ce n'est cependant probablement pas le plus important. Il n'y a pas que les capacités de discrimination entre les couleurs qui ne semblent pas susceptibles d'être modifiées d'une façon qui correspond à la variabilité des systèmes de désignation des couleurs. On peut se demander s'il n'y a pas aussi un mode de structuration et d'organisation, à la fois spécifique et universel, qui pourrait être imposé à l'univers des couleurs par la perception elle-même, avant que le langage ou peut-être, plus exactement, les différentes langues puissent apporter le leur. Les partisans de la thèse de la relativité linguistique et conceptuelle, interprétée de la façon la plus radicale, soutiennent que nous percevons les couleurs de la façon dont nous avons été entraînés et habitués à les désigner dans le langage que nous utilisons et qu'il pourrait, par conséquent, y avoir autant de façon de percevoir les couleurs qu'il y a de façons de les représenter dans le langage. Aussi populaire que puisse être, encore aujourd'hui, cette conception, on est obligé de constater que les tentatives qui ont été faites pour lui donner un commencement de



preuve se sont révélées pour le moins peu concluantes. Il n'est pas question, bien entendu, de nier que le langage puisse influencer de différentes façons la perception. Mais, dans le cas qui nous intéresse, ce n'est pas d'influence qu'il est question, mais de détermination et, qui plus est, de détermination unilatérale. Personne, bien entendu, ne conteste que les couleurs puissent également posséder des propriétés et entretenir des relations diverses qui sont dues à la façon dont elles ont été classées par le langage et la culture, selon des principes spécifiques et variables qui ne correspondent ni à ceux de l'ordre physique ni à ceux de l'ordre phénoménal. Mais cela ne prouve pas que ce soit à ce système de classification et à lui seul qu'elles doivent leur existence et leur réalité, autrement dit que celles-ci soient d'abord et peut-être même uniquement culturelles.

À vrai dire, même si l'on s'en tient à l'aspect purement linguistique et conceptuel du problème, des travaux comme celui de Berlin et Kay autorisent à conclure que la variabilité que l'on constate pourrait être soumise à des contraintes beaucoup plus strictes et opérer dans des limites beaucoup plus restreintes qu'on ne pourrait le croire à première vue et qu'on ne l'a cru pendant longtemps. On peut remarquer, en plus de cela, que ceux qui défendent la thèse du relativisme linguistique sous sa forme la plus extrême ne semblent pas pouvoir échapper à l'obligation de soutenir que le contenu de nos expériences de couleur est de part en part conceptuel et que c'est pour cette raison qu'il est, à tous les niveaux, relatif et dépendant du langage. Autrement dit, ils sont contraints de nier non seulement l'autonomie au moins relative, mais également la réalité du contenu non conceptuel des expériences en question, qui, s'il existe, a de fortes chances d'être, au contraire, universel. Or il ne semble pas déraisonnable de penser qu'il y a, dans le contenu de nos perceptions, un aspect sur lequel le langage et la culture eux-mêmes n'ont pas de prise réelle et qui est constitué par le caractère phénoménal des expériences dans lesquelles une propriété telle que la couleur se manifeste à nous initialement.

Comme le dit Michael Tye :

« Il semble plausible de supposer que, pour des créatures comme nous, des créatures qui ont une histoire évolutionniste, le caractère phénoménal d'états comme ceux qui consistent à ressentir une douleur ou à avoir une sensation visuelle de rouge est phylogénétiquement

fixé. Selon cette conception, nous pouvons par l'apprentissage changer nos croyances, nos pensées, nos jugements, mais pas (de manière générale) la façon dont les choses apparaissent et sont senties (au sens phénoménal de ces termes). Ayant acquis le concept de microscope, par exemple, nous pouvons en arriver à voir quelque chose comme un microscope, mais nous n'avons pas besoin de concepts simplement pour voir. Une fois que les cellules réceptrices sont arrivées à maturité, il suffit d'ouvrir les yeux. Aucun apprentissage ou entraînement n'est impliqué. Les apparences phénoménales sont non conceptuelles. Les petits enfants voient à peu près ce que le reste d'entre nous voit. Les choses leur apparaissent, du point de vue phénoménal, à peu près comme elles apparaissent aux adultes. Ils diffèrent *dans la façon dont* ils voient les choses, dans ce qu'ils voient les choses *comme* étant. Ils ne voient pas que la chaudière bout, la maison comme délabrée, l'ordinateur comme en train de dysfonctionner<sup>13</sup>. »

Si c'est vrai, cela signifie, dans le cas des couleurs, que l'acquisition et la maîtrise d'un vocabulaire différent peuvent changer, et changer de façon importante, nos croyances, nos pensées et nos jugements concernant les couleurs et, du même coup, la manière dont nous voyons un objet coloré d'une certaine façon *comme* étant. Mais il peut y avoir en même temps quelque chose qu'elles n'ont pas les moyens de changer, un sens du mot « voir » auquel elles n'ont pas d'incidence sur ce que nous voyons quand nous voyons des couleurs. C'est une idée qui, du point de vue philosophique, passe facilement pour naïve et même primitive. Mais on ne peut prendre le risque de la rejeter totalement que si l'on est disposé à soutenir que le langage et la culture peuvent, par on ne sait quelle espèce de pouvoir sans limites, disposer souverainement non pas seulement de la psychologie, mais également pour finir de la physiologie elle-même. Si, comme on peut le penser, il existe réellement un voir de l'espèce qui peut être appelée non épistémique et non conceptuelle, cela signifie que même les êtres qui, comme nous le faisons, utilisent et exercent des concepts dans la perception des couleurs n'ont pas besoin de concepts pour percevoir les couleurs ; et ce qu'ils voient, quand ils voient des couleurs dans ce sens-là, doit être, si l'on met à part les cas d'anomalies réelles ou possibles dans la perception des couleurs, à peu près la même chose pour tout le monde.

Il n'est pas nécessaire, pour pouvoir affirmer cela, de contester que l'enfant qui apprend à désigner les couleurs apprenne aussi à les voir d'une façon dont il ne pouvait pas les voir auparavant. Ce qui a été dit implique uniquement qu'il y a un sens du mot « voir » auquel il voyait déjà à peu près la même chose que l'adulte en voyant les couleurs. Or ce qui rend intéressante et excitante la thèse de la relativité n'est pas que l'univers des couleurs puisse être conceptualisé de façons sensiblement différentes, ce que tout le monde admet, mais l'idée que la relativité qui existe au niveau des concepts pourrait affecter tout autant le contenu représentationnel non conceptuel de nos expériences de couleur ou peut-être, plus exactement, qu'il n'y a tout simplement pas de contenu de cette sorte. Il n'est, encore une fois, pas question ici simplement du fait que nos expériences de couleur, prises individuellement, peuvent avoir un contenu phénoménal indépendant du langage qui est utilisé pour les décrire, mais de la possibilité qu'il existe aussi – il n'est pas du tout sûr, du reste, que les deux choses soient réellement séparables – un ordre phénoménal des couleurs qui ne peut pas davantage être considéré comme un simple produit du langage. L'idée, qui a été défendue implicitement ou explicitement par certains structuralistes, que l'univers des couleurs se présente sous la forme d'une sorte de continuum amorphe auquel seul le langage est en mesure de conférer une structure ne semble pas pouvoir être réellement prise au sérieux.

Ceux qui voient dans l'ordre qualitatif phénoménal un reflet direct de la façon dont le système nerveux lui-même classe les stimuli sensoriels trouvent évidemment normal et naturel de le considérer comme ayant un caractère universel et s'imposant de la même façon à tous les êtres percevants de l'espèce concernée : «... L'esprit conscient d'autres gens classe les stimuli d'une manière similaire à celle selon laquelle notre propre esprit le fait, et (...) les différentes qualités sensorielles sont pour eux apparentées entre elles d'une manière similaire à celle que nous connaissons. En d'autres termes, bien que le système des qualités sensorielles soit "subjectif" dans le sens où il appartient au sujet percevant en tant que distingué d' "objectif" (qui appartient à l'objet perçu) – une distinction qui est la même que celle entre l'ordre phénoménal et l'ordre physique – il est néanmoins interpersonnel et pas (ou au moins pas entièrement) propre à l'individu<sup>14</sup>. » Il pourrait, toutefois, être interpersonnel et varier néanmoins de façon significative



d'une communauté humaine à une autre. Mais, pour pouvoir affirmer cela, il faut probablement être prêt à adopter une position implicitement dualiste d'après laquelle l'esprit est capable, comme je l'ai dit, d'imposer ses règles et ses options non seulement à la psychologie, mais également à la physiologie elle-même, et a le pouvoir de classer ou de reclasser les stimuli d'une façon qui peut se permettre d'ignorer entièrement la classification déjà effectuée par le système nerveux. Or c'est une chose qui est *a priori* peu vraisemblable et *a posteriori* non vérifiée : « Il est possible (...) d'établir par diverses méthodes expérimentales que non seulement d'autres hommes mais aussi la plupart des animaux supérieurs classent les stimuli selon un ordre qui est similaire à celui de nos propres expériences sensorielles. Il a même été montré que certains animaux, par exemple les poussins dans la fameuse expérience de Révész, sont sujets aux mêmes illusions d'optique que les hommes. Nous devons par conséquent conclure que les principes généraux selon lequel le système neural des animaux supérieurs classe les stimuli sont, au moins dans leurs grandes lignes, similaires à ceux selon lesquels notre propre esprit fonctionne » (*ibid.*, p. 44-45).

Si on pense que le système nerveux se borne à fournir à l'esprit la sensation, considérée comme un matériau brut qui doit être organisé et peut l'être selon des modalités et en conformité avec des principes sensiblement différents, il est naturel d'attribuer au langage et à la culture un rôle déterminant dans cette tâche d'organisation et dans l'explication des résultats variables auxquels elle semble susceptible de conduire. Mais un auteur qui, comme Hayek, soutient que même la sensation la plus « pure » et apparemment la plus autonome n'a d'existence que comme élément qui occupe une position déterminée dans un système organisé et refuse de considérer la sensation comme une matière première que l'esprit accumule et apprend à arranger de différentes façons, peut difficilement être tenté par une idée de cette sorte. La thèse de la relativité linguistique et conceptuelle a une certaine plausibilité si la sensation peut être traitée comme un matériau qu'il s'agit de classer et qui peut l'être théoriquement de bien des façons différentes et plus ou moins arbitraires. Mais elle en a évidemment beaucoup moins si avoir des sensations, pour un organisme, signifie déjà avoir appris à classer des événements (en l'occurrence,

des stimuli) selon certains principes et à les intégrer à un certain ordre qualitatif, autrement dit, si « tout ce que nous pouvons percevoir est (...) déterminé par l'ordre des qualités sensorielles qui fournit les "catégories" en termes desquelles l'expérience sensorielle peut seule avoir lieu » (*ibid.*, p. 187).

### *3. Peut-il y avoir des universaux sémantiques dans le langage des couleurs ?*

Dans un article de 1978, Berlin et McDaniel écrivent, en se référant au livre publié en 1969 par Berlin et Kay, que :

« B & K ont soutenu qu'il y a des catégories de couleur fondamentales, et que les inventaires des termes de couleur fondamentaux de la plupart des langues se développent à travers le temps en lexicalisant ces catégories dans un ordre universel, soumis à des contraintes très fortes. En plus de cela, McDaniel a soutenu que ces universaux sont inhérents à la perception humaine de la couleur. La perception des couleurs de tous les peuples est le résultat d'un ensemble commun de processus neurophysiologiques pan-humains et McDaniel suggère que des processus neurophysiologiques constituent la base des modes de structuration universels dans les significations des termes de couleur fondamentaux.

Nous soutenons donc, en opposition directe à Gleason et à d'autres relativistes, que la perception humaine des couleurs offre une explication de la raison pour laquelle les locuteurs anglais segmentent le spectre visuel comme ils le font – et de la raison pour laquelle, en outre, les locuteurs d'autres langues exhibent l'ensemble limité et systématique de segmentations alternatives de l'espace des couleurs que l'on observe. En travaillant avec une compréhension des termes de couleur fondamentaux appuyée sur la biologie, nous pouvons montrer les relations naturelles qui existent entre les nombreuses catégories de couleur encodées dans des terminologies de couleur hautement différenciées comme celle de l'anglais et les catégories moins nombreuses encodées dans des langues qui possèdent des terminologies moins différenciées et donc superficiellement plus simples. Par conséquent, en étendant les arguments avancés par B & K, nous présentons la catégorie